



Pour aller plus loin

[Améline Vallet] Le concept de service écosystémique est de plus en plus utilisé dans les travaux des scientifiques, mais également par les décideurs, les aménageurs, les politiques et dans le cas des négociations internationales. Pour moi, cela s'explique par 3 grandes raisons.

Tout d'abord, c'est un concept qui se situe à l'intersection entre l'écologie et l'économie, la sociologie, et qui est donc compréhensible et mobilisable par une grande diversité d'acteurs.

Deuxièmement, ce concept permet de discuter de la multifonctionnalité des territoires, des usages et des conflits qui peuvent apparaître quand on exploite les ressources naturelles.

Troisièmement, ce concept permet d'attirer l'attention sur le rôle essentiel de la nature pour notre bien-être et la plupart de nos activités économiques.

On prend souvent pour acquis le fait que la nature produise ses services écosystémiques, et on néglige aussi souvent le fait que nos activités, par exemple, la déforestation des mangroves, vont avoir un impact sur les écosystèmes et sur les services écosystémiques qu'ils produisent. Le concept de service écosystémique est donc indéniablement utile, et il est associé à l'émergence de nouvelles initiatives de gestion de la biodiversité et des écosystèmes comme les mécanismes de paiement pour services écosystémiques, ou les mesures de compensation écologique.

Cependant, ce concept n'est pas une panacée. Il faut bien garder en tête plusieurs de ses limites, liées à la définition même du concept et aussi à sa mise en oeuvre pratique. Par définition, c'est un concept anthropocentré, car on ne s'intéresse qu'aux fonctions et aux services qui in fine, contribuent au bien-être humain. Le concept ne rend cependant pas du tout compte des fonctions et des services qui bénéficient à d'autres espèces, ou à l'écosystème en général.

Ensuite, ce concept est associé à une vision très occidentale du monde : il s'articule très mal avec les représentations et les cultures de certaines populations indigènes en Amérique latine, je pense par exemple à la culture quechua, en Asie avec le taoïsme, en Afrique ou dans les îles du Pacifique Sud. Ces communautés autochtones ont une vision beaucoup plus holistique des relations entre l'humain et la nature, qui dépasse de loin la notion utilitariste de service. C'est la raison pour laquelle l'IPBES, qui est le GIEC de la biodiversité, préfère parler plus largement des contributions de la nature aux sociétés, plutôt que de « services écosystémiques ».

Pour finir, en pratique, l'évaluation des services écosystémiques est souvent mise en oeuvre, via le calcul de leur valeur économique, ce qui passe sous silence d'autres référentiels de valeurs, comme les valeurs intrinsèques ou les valeurs relationnelles, au profit des valeurs instrumentales uniquement.

C'est donc une nouvelle métaphore des relations humains/nature, qui offre des perspectives intéressantes en termes de protection de l'environnement, mais qui est fondamentalement anthropocentrée et utilitariste.